

Christine Hervé

**Les
roseaux
n'ont pas
d'âge**



ROMAN

Christine Hervé

Les roseaux n'ont pas d'âge

© Christine Hervé, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-7053-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes deux garçons : Alexandre et Guillaume

Remerciements :

Un grand merci à mon ami Pierre-Yves Nédélec, qui a cru à mon manuscrit, et m'a ensuite permis de bénéficier de son expérience d'écrivain expérimenté. Il m'a insufflé le courage nécessaire pour reprendre ce texte brut, l'amender, le corriger, encore et encore, jusqu'à parvenir à un livre abouti.

Prologue

Me voilà devant cette église.
Tu as quitté ce monde.
Aujourd'hui, je me remémore ces rencontres extraordinaires qui m'ont élevée.
C'était il y a si longtemps, c'était hier.

À toi maman.

Chapitre premier

Je suis Sacha, le fils de Jeanne. Ma mère est mon pilier depuis toujours. Je ne l'imagine pas autrement. À cinquante-trois ans, je ne me fais pas à l'idée qu'elle pourrait me quitter, encore moins qu'elle n'ait plus envie de vivre. Bien sûr, elle partira, mais je la vois toujours aussi pétillante, avec mes yeux d'enfant, ne tirant pas sa révérence avant d'avoir mille ans. Je suis ce gamin qui rêve que sa mère est éternelle.

Mon père nous a quittés alors que ma sœur et moi avions vingt ans. Ce fut une épreuve pour maman qui perdit l'homme de sa vie et, pour nous, en pleine construction identitaire. Ma mère ne retrouva jamais l'amour. Elle ne le chercha pas du reste. Elle est toujours présente pour ma sœur et moi.

Voilà le portrait d'une famille nourrie de l'amour des siens.

Je viens de perdre ma première moitié. Il s'agit de ma sœur adorée, Élisabeth. Nous sommes jumeaux. Notre vie a basculé il y a six mois à l'annonce du diagnostic de cancer du pancréas. Elle a tout fait pour ne pas nous laisser, ses deux garçons, Léo, vingt-trois ans, Tom, dix-huit ans, son mari Franck, maman, ma femme Alice et nos deux filles, Romane et Anna, vingt ans, et moi. Sans elle, la famille est bancal. Nous nous serrons tous les coudes bien qu'elle laisse un vide abyssal dans nos vies.

Tout comme maman, Elisabeth et moi sommes infirmiers psychiatriques. Elle nous a transmis sa vocation.

Avec Elisabeth, les choses étaient simples. Elle refusait de se laisser déborder par les soucis du quotidien, profitant de chaque petit bonheur. Elle vivait l'instant présent et nous entraînait malgré nous dans son sillage. Jusqu'à la fin, elle nous interdira de la pleurer, « au-delà du raisonnable », pour la citer. Elle était comme ça, ma sœur. Je ne sais pas si le temps « raisonnable du deuil » est passé, mais je la pleure toujours.

Nous la pleurons tous. Bien sûr, nous retrouvons des moments de joie, de partage. Nous nous soutenons les uns les autres comme elle l'aurait voulu. Cela nous permet peu à peu de sortir la tête de l'eau. Nous, mais pas maman.

À quatre-vingt-huit ans, maman n'est pas constituée de soixante-dix pour cent d'eau, mais de soixante-dix pour cent d'amour à partager et le reste est l'énergie qu'elle nous insuffle. Je sais, on dirait que j'ai dix ans lorsque j'en parle, mais il est si réconfortant de régresser, parfois.

Elle n'a pas de souci de santé majeur qui pourrait la freiner physiquement. Jusqu'au décès d'Élisa, elle fréquentait ses amies, se promenait, partageait diverses activités. En outre, elle entretenait ses neurones, remplissant chaque jour sa grille de mots croisés. La musique la faisait vibrer aussi, ses goûts étant éclectiques. La littérature, dont elle nous transmet très tôt le goût, prenait une grande place dans son cœur. Elle était notre locomotive, jusqu'à la mort d'Elisa.

Aujourd'hui, elle n'est plus que l'ombre de l'ombre d'elle-même. Celle qui flotte dans ses vêtements jusqu'alors toujours ajustés. Nous avons tous très peur. Au-delà du deuil, nous tentons vainement de la maintenir dans ce qu'elle nommait souvent la pulsion de vie. Manifestement, elle ne l'a plus. Nous sommes tous présents auprès d'elle, mais sa douleur est trop forte, elle semble ne plus rien avoir à partager. Maman traîne un fardeau trop lourd pour elle. Pour ses petits-enfants adorés, maman esquisse quelques sourires contraints, mais nous le voyons tous, elle semble lâcher la vie. Bien que nous la comprenions, nous avons envie de lui dire : « allez maman, allez mamie, tu peux encore le faire ! », mais n'est-ce pas au-dessus de ses forces ?

Ne sommes-nous pas trop égoïstes de vouloir encore la garder pour nous telle qu'elle a toujours été ? N'a-t-elle pas le droit de quitter le navire ? Après tout, elle nous aura tout donné ! La seule vraie question est : peut-elle encore vivre de vrais moments de bonheur, rien que pour elle ?

Nous essayons tous, avec nos personnalités, nos âges, notre humanité, de répondre à cette question. Il y a des sensibilités différentes et nous ne sommes pas tous d'accord quant à la nuance entre ce qui est important pour ma mère et ce qui est bon pour elle. En réunions de famille, chacun avec sa personnalité donne son avis pour le bien de maman, mais, globalement, nous sommes d'accord sur l'idée qu'il lui est indispensable de consulter et de se faire aider, cependant, personne ne se résout à lui en parler.

Alors, Alice et moi avons pris les devants. Je l'ai accompagnée chez son médecin traitant qui lui a prescrit un antidépresseur et l'a orientée vers un

confrère psychiatre. C'est moi qui ai dû saisir l'ordonnance ignorée sur son bureau. Pas besoin de mots pour comprendre son refus.

Jeanne, si fringante peine désormais à se laver, s'habiller. Sa maison reste propre parce que chacun d'entre nous l'entretient à tour de rôle, et ce, malgré ses réticences. Mais elle n'est plus accueillante comme avant. À son chagrin immense, s'ajoute la culpabilité d'être un poids pour nous tous, elle qui a tant fait !

Il devient urgent d'agir, mais nous n'avons pas les réponses. Nous avons tout tenté. J'ai très peur que maman ait un geste désespéré. Je n'ai pas pu m'empêcher de fouiller chez elle, parfois, craignant d'y trouver des somnifères ou anxiolytiques. Elle n'a pas de traitement de ce genre, mais elle pourrait bien s'en faire prescrire par un médecin (elle en connaît bon nombre), les accumuler, et un jour de profond désespoir, les avaler. En outre, elle connaît bien les dosages et associations létales. Beaucoup de personnes âgées mettent fin à leurs jours. À qui en parler ? Aussi, je tente de contrôler, maîtriser tout, je n'ose aborder ce sujet tabou. Je prends sur moi, espérant anticiper tout risque par mon hypervigilance. C'est illusoire, personne ne peut réellement tout maîtriser.

Je me souviens avoir parlé avec toi, maman, du film « Amour » avec Jean-Louis Trintignant. Bien que le contexte y fût différent, nous comprenions tous les deux le geste du mari. Il est plus aisé de parler suicide lorsque l'on ne se sent pas (ou pas dans un avenir assez proche), concerné. Cependant, après ton analyse du film, je suis vraiment très inquiet. Tu n'es pas souvent seule, mais cela suffirait pour que tu passes à l'acte. Devrions-nous te faire hospitaliser sous contrainte devant ces risques ? À ce stade, je veux croire que tu te bats encore un peu, car je me répugne à le faire. J'ai trop peur de te brutaliser, que cela précipite ta chute. Je pense maintenant qu'il faut que je me décharge d'un pan de ce fardeau auprès de ma femme Alice, sinon je ne tiendrai pas. Il y a fort à parier qu'elle me conseillera de me montrer plus ferme avec toi si nous ne voulons pas en arriver là.

Alice et moi sommes infirmiers en psychiatrie et, par conséquent, souvent confrontés au suicide.

Je ne veux pas prendre les décisions pour ma mère, être le parent de mon parent ! On n'est jamais préparé à cela !

Chapitre 2

Maureen

Maureen a dix-huit ans et déjà toute une vie derrière elle. Un parcours de combattante, c'est une survivante.

À trois ans, du fait de mauvais traitements de ses parents, elle est placée en famille d'accueil. Elle dit ne pas se souvenir de ses trois premières années de vie. A-t-elle fait un black-out, ou se protège-t-elle inconsciemment, feignant l'amnésie ?

Dans son dossier de l'Aide Sociale à l'Enfance il est fait état de graves négligences. Elle a été retirée à ses parents sur plaintes de voisinage. Elle est retrouvée dans un état de maigreur et d'incurie difficilement imaginables. En outre, après un examen médical approfondi, elle est porteuse de la gale. Bien plus grave, des radios montrent d'anciennes fractures mal consolidées. Voilà tout ce dont Maureen ne peut parler. L'ASE¹ la prend en charge.

Maureen reçoit un suivi psychologique et une éducatrice spécialisée la soutient. L'ASE lui trouve très vite une famille d'accueil.

La première famille d'accueil ne pourra la garder que jusqu'à ses six ans. Alors qu'elle y est attachée, la fillette doit, deux mois avant son entrée en CP, apprendre à vivre avec une nouvelle famille, changer de commune, d'école, de camarades.

Malgré un suivi psychologique, elle régresse, refait pipi au lit. À six ans, sa valise est déjà bien trop lourde à porter.

Cependant, la bienveillance de sa nouvelle famille d'accueil, la gentillesse de ses deux petites filles, aideront Maureen à s'épanouir. Petit à petit, cette famille la considère comme un membre à part entière du clan.

De son côté, elle n'a plus de contact avec son père biologique et ne demande pas où il se trouve, mais sa mère peut la voir à la PMI².